

des Buissonas, bafoué par l'un des moissonneurs, excité par l'ardeur de la journée, repris par la hantise du Rhône, il s'enfuit, serrant l'enfant couché sur son cou. Il a perdu la raison, court au fleuve, retrouve sa vieille barque, y monte, lâche l'amarre et pousse en plein courant... « Le bateau file à grande allure, tantôt droit au midi tantôt soulevé par les remous, la proue sur la rive, le flanc en plein travers ». Il approche d'une forme haute et trapue autour de laquelle l'eau bondit et jette des gerbes d'écume. Sylvain ne voit pas. Il chante !... et la barque va s'écraser sur la pile du pont. Sylvain et son beau petit garçon disparaissent dans le gouffre. « Fata viam invenient. Les destins ont trouvé leur voie ». Ces mots de Virgile, dans l'Eneïde, qui ont été mis par l'auteur en exergue de ce douloureux récit correspondent à l'accent de fatalité dont il est imprégné. C'est peut-être ici que Mistral ne se retrouverait pas complètement. Il eût mêlé à la douloureuse histoire quelque peu de lumière divine, de rachat, de réversibilité. (Voyez la fin de Mireille...). Mais par tout le reste, la chaleur de l'atmosphère, le mouvement des épisodes, scènes de la batellerie, joutes, moissons, la vérité des âmes, du dialogue, de tous les détails, Cantedor appartient à la série des quelques très beaux ouvrages éclos des graines semées par le poète de Maillane.

JOSE CARDOSO PIRES : Le Dauphin. — Roman traduit du portugais par Robert Quemserat. — Editions Gallimard. — 1970. — Collection « Du monde entier ». — 217 pages. — 18 F.

Les traductions de romans étrangers contemporains se font de plus en plus nombreuses. Le lecteur français peut lire presque en même temps qu'elles paraissent les œuvres originales des romans venus « du monde entier ». Il est remarquable que, si les littératures de langues ibériques sont largement représentées par des auteurs latino-américains, elles le sont beaucoup moins par les auteurs de la péninsule. Les grands romanciers espagnols et portugais de la fin du XIX^e siècle demeurent peu connus en France. Pour remédier sans doute à cette situation vexante quelques-uns de leurs successeurs ont choisi de sortir du cercle fermé qui les enserme en écrivant directement en français et en usant de certains ingrédients qui, s'ils n'ont pas tous les avantages que l'exotisme fournit abondamment à leurs cousins d'Amérique, ne sont pas dépourvus d'efficacité...

C'est donc avec curiosité que l'on ouvre un roman d'un jeune auteur portugais vivant au Portugal, traduit presque aussitôt après sa parution à Lisbonne (1968). L'auteur nous prouve de façon péremptoire que, dans son petit pays qui est pour beaucoup de nos compatriotes un modèle d'immobilisme presque moyenâgeux, on peut écrire un ouvrage à la fois non-conformiste dans sa matière et nouveau dans sa forme. La critique du « régime » et de l'état de somnolence dans lequel il

a plongé une république au passé assez remuant, est faite d'ailleurs avec une gentillesse qui n'est pas dépourvue de mordant, et le conteur insinue sans vitupérer. Si l'on en juge à travers la traduction (presque trop réussie, en tout cas un peu libre, semble-t-il), l'auteur sait écrire et donne envie de le lire en son portugais du Portugal, plus proche de nous que celui du Brésil où la langue, comme la nature, est exubérante à l'excès.

En vue de soigner son entrée dans le monde des lettres internationales, le jeune auteur a veillé cependant à mettre au goût généralement régnant aujourd'hui la trame d'un récit qui n'aurait peut-être rien perdu à laisser flotter un peu moins de mystère sur les cadavres d'une jeune femme et de son chauffeur africain. Mais, ne disposant pas de la source inépuisable du « réal maravilloso americano » qui fait la fortune des nouvelles littératures du Brésil, de l'Argentine, de Cuba et du Guatemala, il y a suppléé ingénieusement avec les éléments que lui offrait son pays natal moins bien placé sur ce terrain. Cela dit, et en constatant que le romancier n'a puisé qu'avec une relative parcimonie dans le trésor lexical qui est de plus en plus de rigueur dans un roman qui se respecte et ne respecte pas ses lecteurs, on ne peut nier que « Le Dauphin » (qui n'est peut-être pas dans le sens traditionnel « ad usum Delphini ») puisse figurer « honorablement » (dans l'une ou l'autre des acceptions que comporte cet adverbe un peu désuet) dans la littérature qui nous vient du monde entier.

J. HERVE-BAZIN : Les Bienheureux de la Désolation. — Edition du Seuil. — 1970. — 252 pages. — 20 F.

Tristan da Cunha, surnommée l'île de la Désolation, est une île de l'Atlantique Sud où la vie est particulièrement rude et primitive. Trois cents personnes environ y vivaient en 1961 lorsqu'une éruption volcanique dévasta l'île et obligea les habitants à la quitter et à se réfugier en Angleterre.

C'était leur premier contact avec la civilisation et la vie moderne. Ils ne purent s'y habituer, et, en 1963, après deux ans d'exil, la presque totalité des « Tristans » demandait à regagner l'île. Ils s'y réinstallèrent, mais, au bout de peu de temps, ils se ravisèrent, non pas pour retourner en Angleterre, mais pour moderniser leur île, pour prendre à la civilisation et à la technique ce qui permet de mater la nature hostile et de rendre la vie plus facile, mais non pas pour se laisser dominer par elles. Ils sont fidèles à leur île, à son esprit communautaire, à son type de vie où règnent l'égalité et l'entraide.

C'est ce « fait-divers » qui a passionné l'Angleterre en 1961 et en 1963, que nous raconte aujourd'hui Hervé-Bazin, dans un récit vivant, imagé et intéressant.